



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

LE foulard est sans contredit l'étoffe la plus généralement à la mode. On l'emploie pour toute espèce d'usages : robes négligées, habillées, pelisses, etc. Les foulards des Indes, imprimés à Bruxelles, étant les plus recherchés, M. Delisle vient d'en faire exécuter trois cents pièces, toutes en charmans dessins et nuances ; aussi est-ce une espèce de mode dans ce moment que de se transporter aux magasins Sainte-Anne pour y choisir ce tissu qui a sur les autres foulards l'avantage d'être beaucoup plus large et plus fort en qualité. Un autre avantage, non moins important, est la modicité du prix de cette étoffe qui, commandée en aussi grande masse, a pu s'établir à meilleur marché que dans toute autre maison ; aussi y a-t-il peu de femmes dans ce moment qui, en organisant ses toilettes d'hiver, ne s'empresse

de se procurer des foulards des magasins Sainte-Anne.

— On commence à voir plus de mantelets en velours que de mantelets en satin. Ils sont, pour la plupart, noirs, doublés en satin ou moire de couleur cerise, verte, ou bleue. Ces mantelets sont à longs bouts sur le devant, et ayant un collet rabattu. On les garnit en blonde ou dentelle noire.

— Beaucoup de femmes portent de ces mantelets pour arriver au spectacle. Ils ont l'avantage de ne point froisser les toilettes, comme le font toujours les schalls et les manteaux, quelque légers qu'ils puissent être.

— Sur des robes en satin ou étoffe de soie, on met aussi des mantelets en étoffe pareille à celle de la robe. On les garnit en dentelle noire ou en festons découpés dans le mantelet même. Nous avons vu une robe ainsi disposée pour toilette de jeune mariée ; l'étoffe était en pou de soie rosée, le jupon très-ample à gros

plis, les manches larges du haut et diminuant de manière à former quelques plis autour du poignet. Le mantelet pareil était garni en point d'Angleterre. Cette garniture présentait une double rangée autour du dos et sur les épaules. De chaque côté des pans du devant, elle était posée unie, et ne fronçait qu'aux deux bouts. Un point d'Angleterre rabattait autour du cou, en guise de collet. Les devans du mantelet étaient arrêtés par des nœuds de rubans. Le chapeau destiné à accompagner ce joli négligé était en crêpe blanc orné de plumes blanches.

— Une charmante robe de soirée était en satin marron semé de bouquets brochés en soie de couleurs nuancées; corsage décolleté et drapé; manches courtes à double sabot, écharpe de point d'Angleterre, coiffure en bandeau ornée de perles.

— Les points d'Angleterre sont devenus à leur tour une *furor*. C'est à qui s'en procurera de neufs, d'anciens, de tous les dessins, modernes ou gothiques; dès que ce sont des points d'Angleterre, cela suffit. On est à la mode, on suit l'influence du jour, on témoigne son initiation dans le goût actuel; aussi cet article est-il augmenté considérablement. Avis aux jeunes femmes qui ont de bonnes grand'mères ou de généreuses tantes qui pourraient avoir encore conservé quelques-uns de ces vestiges de leurs corbeilles de nocés.

— Les petites tables que l'on donne aujourd'hui en guise de corbeilles, pour renfermer les cadeaux de nocés, sont excessivement enrichies d'incrustations; les plus jolies sont en bois de palissandre, ornées de marqueterie en citron, ivoire ou nacre. Les ornemens d'acier sont peu recherchés maintenant. Ces petites tables, qui servent après de tables à ouvrages, ont dessus une tablette unie qui se soulève et découvre l'intérieur qui est rempli de compartimens. C'est là où se déposent les bijoux, gants, fleurs, etc., et dans un double fond sont les cachemires, blondes, dentelles, etc. Les pièces d'étoffes desti-

nées aux robes sont toujours placées à part, à cause de leur volume. Il est cependant de bon goût de donner une robe en gaze de Perse, de Chine, ou de quelque pays étranger, que l'on renferme dans une boîte provenant des mêmes contrées. Cette boîte se place alors dans un tiroir de la table.

— Pour toilettes négligées, on porte, cette année, beaucoup de mérinos imprimés. Les dessins sont confus et souvent de plusieurs nuances, mais la plus grande partie à des dessins noirs sur des fonds verts, bleus, rouges, oranges. A ces robes on fait des corsages montans et une double pélerine.

— Sur les douillettes on voit quelques pélerines en velours de la même nuance que l'étoffe de la robe. Les paremens et les liserés, qui sont au-dessus de l'ourlet, sont alors également en velours.

— Les ourlets au bas des robes n'ont, cette année, pas plus d'une main et demie de hauteur.

UNE JOURNÉE

CHEZ

LA COMTESSE DE GENLIS.

(SUITE.)

Casimir s'était dégoûrdi pendant ce tems-là; il dit et fit mille folies plus spirituelles les unes que les autres. Il imita en perfection tous les acteurs en vogue et plusieurs personnes de la société; c'était un accent, des gestes si vrais... M^{me} de Genlis et moi riions aux larmes. Enfin elle lui rappela à cinq heures qu'elle aurait trente personnes le soir, et il alla s'habiller.

Dès que nous fûmes seules, elle me fit conter de point en point, et scrupuleuse-

ment, ce que j'avais fait, dit, lu, depuis qu'elle ne m'avait vue. Elle blâma, loua, conseilla, avec une supériorité de raison, une étendue de connaissances, un charme de simplicité et d'élégance, que je n'ai jamais rencontrés qu'en elle à un degré aussi éminent. Cette mémoire inouïe, cette imagination brillante, cette expérience des livres et des hommes, tout cela semblait ne devoir être consacré qu'à l'instruction d'une jeune femme dont tous les soins avaient pour objet des *petits enfans*. Jamais on n'a su posséder, selon les circonstances, un ton plus noble, plus digne, plus modeste, que M^{me} de Genlis. Elle s'indignait ou se moquait avec une mesure désespérante pour qui voulait lui déplaire. Mais ce n'est pas en peu de mots que je puis donner une idée juste de cette femme si admirée, si haïe, si calomniée, et jugée si sévèrement. Je reviens à mon récit.

Nous étions encore à table dans le salon où l'on dînait, quand, dans la salle à manger, nous entendîmes un grand mouvement. Nous voulûmes voir de quoi il s'agissait; mais Casimir seul eut le droit, qu'il emporta de force, de sortir du salon. La comtesse et moi, Alfred et ma petite Ève, fûmes renfermés; et la *surprise* commença par un bruit de marteau, de bâtons et de ferrailles, qui dut faire frémir le bibliothécaire pour la bibliothèque de l'Arsenal, située précisément sous l'appartement de M^{me} de Genlis. Quant à cette dernière, elle me demandait de bonne foi comment elle s'y prendrait pour avoir l'air de ne s'attendre à rien. M^{me} de Finguerlin, qui arriva, soutint que c'était très-facile, en parlant assez haut pour ne pas entendre ce qui se passait à côté de nous; elle ajouta que la *surprise* était si nécessaire en pareil cas, qu'elle avait fermé les yeux en traversant la salle à manger, afin d'être *plus saisie*. Cette plaisanterie eut un vrai succès, et la comtesse m'ordonna très-sérieusement de dire que nous ne nous étions doutées de rien;

ajoutant que ce serait *désobligeant*, pour les personnes qui lui donnaient cette petite fête, d'agir autrement. Le même ordre fut donné aux enfans, qui s'attirèrent une réprimande en répondant qu'ils entendaient pourtant *enfoncer les clous*. Ils étaient fort ennuyés tous les deux de ne pas assister aux préparatifs; un peu gênés dans leur déguisement de pierrot, ils avaient un fond d'humeur, et se mirent à raisonner, à pleurer, et nous allions produire l'effet conseillé par la baronne de Finguerlin, si un grand silence, qui se fit tout-à-coup, ne nous eût annoncé le commencement de l'*action*. Les deux battans du salon s'ouvrirent: une gaze claire était tendue sur l'ouverture de la porte; des étoffes drapées décoraient la salle à manger. Une foule de *chouettes* vinrent s'asseoir dans le salon, et une sorcière masquée étant entrée reprocha à M^{me} de Genlis d'avoir troublé le repos des vivans et des morts par des créations trop séduisantes, ou en évoquant les ombres les plus illustres; sa punition devait être de les entendre, et Louis XIV, M^{me} de la Vallière et M^{me} de Maintenon parurent derrière la gaze, et chantèrent des couplets pleins d'esprit.

Mlle de Clermont et tous ses charmes leur succéda; puis le *Jupon vert*, *Alphonsine* et sa mère, représentées par la marquise Ducrest et sa fille, chantant avec cette voix mélodieuse et flexible, et cette méthode que l'on admire tant aujourd'hui. Lady Clarendon vint ensuite, et nous vîmes après les *Chevaliers du Cygne*, armés de toutes pièces, rompre une lance en l'honneur de la duchesse de Clèves. Cette dernière n'apparut pas plus belle aux yeux des contemporains, lorsqu'elle mit l'Allemagne en feu, que ce soir-là: c'était M^{lle} d'Aubenton* à seize ans, dont les yeux, la blancheur, la taille, attiraient tous les regards. Une robe de velours nacarat, un long voile de tulle lamé

* Celle qui depuis a épousé à Naples il *cavaliere* Caraffa, auteur des opéras si applaudis à Paris.

en argent, des pierreries, relevaient merveilleusement cette beauté déjà merveilleuse. Nous étions fort mal éclairés dans le salon, le lieu de la scène resplendissait de lumières, et, à la vue de tout cet éclat de jeunesse, d'innocence et de parure, une acclamation générale s'éleva. Les *chouettes*, les *héros* historiques et imaginaires étaient prêts à prendre les armes pour l'héritière du duché de Clèves, qui triompha si modestement que l'envie ne s'alluma même pas dans le cœur des dames du palais. *Flore*, à propos de l'*Herbier Moral*, offrit à la comtesse un bouquet de fleurs des champs, et la sorcière, qui devint *Thalie*, lui présenta une couronne de douze espèces de roses, comme à l'auteur du *Théâtre d'Éducation*, la priant de la *garder toujours*. Cette injonction était prudente. Les fleurs, faites par M^{me} Leroux, pouvaient servir de modèle à Redouté, et M^{me} de Genlis me les destinait déjà; mais M^{me} du Brosseron y ayant pourvu, je n'emportai que le bouquet, dont je me parai pendant tous les bals de cet hiver.

Rien ne peut être plus agréable que cette mascarade, représentant des scènes tirés d'ouvrages variés et en vogue. Les vers avaient été faits par le marquis Ducrest; ils étaient bien appris; on les débita bien, grâce à la marquise Ducrest, qui s'était chargée de faire répéter les acteurs; et M^{me} de Genlis témoigna sa reconnaissance par des remerciemens si convenables, si gracieusement tournés, que tout le monde fut content, hors Casimir. La vue des dominos avait réveillé en lui le désir d'aller au bal de l'Opéra, et il ne s'extasiait pas avec nous sur la magnificence du salon de M^{me} de Genlis, qui rappelait les plus beaux cercles des cours modernes et du moyen âge; car il y avait beaucoup plus de personnages que je n'en ai nommé. « Tout cela m'ennuie, me répétait Casimir; je me soucie bien qu'ils s'amuse tous... qu'ils se déguisent! » Pendant ce tems-là, j'aperçus M^{me} de

Genlis à l'extrémité du salon, qui entretenait M. de B. d'un air mystérieux, et lui faisait de petites mines que je connaissais. Ces mines la rajeunissaient de trente ans, et étaient irrésistibles quand elle voulait obtenir quelque chose. Aussi M. de B. vint-il un instant après me dire: « Je vais au bal de l'Opéra... Je vais y conduire Casimir... Ah! un billard! le bal de l'Opéra!... Et le concert? »

Le concert fut donné. Casimir y joua de la harpe comme lui seul en a jamais joué; et l'enfant gâté est devenu le meilleur des hommes.

La comtesse de BRADI.

UNE ÉPOUSE ANGLAISE.

(SUITE.)

Le duc Minto, un noble pair d'Angleterre, un digne chevalier du Bain, dont la couronne fermée enserrait les terres de deux ou trois comtés, était bien fatigué, bien las des yeux bleus de sa femme, de ses cheveux blonds et fades, séparés sur son front, comme ceux d'une vierge de Raphaël ou du Guide; de la limpidité de son regard et du calme angélique de sa démarche. Au fond de sa voiture, devant sa table à thé, dans sa loge à l'Opéra, la duchesse était toujours la même; elle écoutait la première scène de *Don Juan* de Mozart avec un sourire; le même sourire lui servait à répondre à un compliment; ce sourire, elle le portait à l'église, au bal; il ne la quittait ni par le beaux tems, ni par la tempête; il ne la quittait pas quand elle était rêveuse, car la duchesse ne rêvait jamais, et il voltigeait toute la nuit sur ses lèvres, pendant son long et paisible sommeil. La duchesse Minto devait certainement un jour entrer rose et riante dans son tombeau.

Ce sourire désolait le duc; il eût donné

une de ses terres pour voir pleurer sa femme et lui faire hâter le pas. Un fois, à ce dessein, il laissa tomber dans l'eau le chien favori. La duchesse fit un petit mouvement d'inquiétude, et regarda avec tranquillité l'animal qui se débattait douloureusement. Une autre fois il l'appela à son secours, à grands cris. Bref, il essaya tous les moyens connus d'émouvoir une femme et une grande dame : il ne réussit pas. La duchesse Minto était la femelle impassible du fameux *impavidum* d'Horace.

Minto-House et Minto-Lodge, les résidences du duc à Londres et à la campagne, étaient deux paradis enchantés, deux paradis sans le serpent. Le battement d'une horloge de village, le chant de la cigale, le bruissement du rouet d'une vieille femme, ne sont pas plus monotones que l'était la vie dans tous les lieux que décorait le blason des Minto. Le whist, le thé, une douce et sainte conversation méthodiste, des visites faites et reçues en grande cérémonie, des promenades en voiture, dirigées toujours vers le même point, c'étaient là les divertissemens de milady. On la voyait toujours droite et fière, pâle, blanche et inanimée, apportant partout le calme et le silence. On eût dit qu'un fluide caché rayonnait autour d'elle, tant le repos et la sérénité de la duchesse se répandaient sur tous ses alentours. Ses gens ne l'abordaient jamais que les yeux baissés et les mains pendantes ; du plus loin qu'elle paraissait, les querelles commencées s'apaisaient aussitôt ; les femmes cessaient de médire des hommes, les hommes de les battre, les chevaux de déchirer la terre du pied, les chiens de hurler en regardant la lune. Le duc assurait même que ce maudit sourire qui l'obsédait avait passé à tout ce qui entourait sa femme, et que tout le monde, chez elle, souriait très-désagréablement, depuis sa gouvernante jusqu'à Sidi-Ali, son jeune lion d'Afrique.

— Irons-nous ce soir à l'Opéra anglais,

ma chère Hannah ? dit un soir le duc Minto à la duchesse.

— Oui, volontiers, Harry.

— Mais si nous allions voir la bataille d'Austerlitz au théâtre de la Reine ?

— Avec plaisir, mon cher lord.

— Je ne sais cependant si une femme d'un certain rang peut se montrer à Queen's Theatre ?

— Je pense comme vous, Harry.

— Comme moi, Hannah ; et que pensé-je ?

— Je vous le demande, mon lord ?

— Et moi, milady, je demande que vous ayez une volonté ?

— J'en ai une, mon cher lord.

— Voyons !

— J'ai la vôtre.

— Mon Dieu ! ai-je donc le loisir de penser pour vous, milady !... et la cour, et le parlement, et les clubs, et les courses ! Tenez, milady, le métier de despote n'est fait que pour un Turc, qui vit, les jambes croisées, sur un sofa. C'est une occupation de tous les momens que de gouverner une femme, et je n'ai pas le tems d'être le maître. Je vous en supplie, Hannah, daignez vous diriger vous-même. Pensez au moins un peu avec moi. En vérité, je ne puis y suffire.

La duchesse posa sur la table le mouchoir qu'elle brodait, et regarda le duc Minto en souriant ; ses grands yeux bleus s'ouvrirent encore plus grands que d'ordinaire. Elle ne comprenait pas un mot de tout ce qu'il venait de dire.

— Puisqu'il en est ainsi, milord, nous irons à l'Opéra, dit-elle.

— Eh bien, ma chère, va pour l'Opéra ! J'avais cependant pensé au cirque d'Ashtley. On parle d'une ravissante créature. N'avez-vous pas envie de la voir, cette Cosa ?

— J'irai, s'il vous plaît, Harry.

— Mais vous le voulez, au moins ?

— Sans doute je le veux, Harry, et tout ce que vous voudrez, mon lord.

Son lord tourna le dos.

— Mon Dieu ! que je suis malheureux ! se disait-il en parcourant la chambre. Mon Dieu ! que je suis malheureux , et que j'envie l'agréable ménage de Soerate ! »

LUCINE BRUTTO.

On sait qu'un marchand à la suite de l'armée d'Afrique, en arrière de la colonne, fut assassiné par les Arabes, ainsi que sa femme ; sa jeune fille, âgée de onze ans, était sur la même voiture que ses parens. On avait vainement cherché les traces de cette infortunée, et l'on présumait que son âge avait pu arrêter les barbares et les porter à l'emmenager dans les montagnes. On va voir que si elle fut sauvée, ce n'est qu'à son courage et à sa présence d'esprit qu'elle doit d'exister encore. Saisie par les cheveux, l'inexorable yataghan allait trancher les jours de la jeune fille, lorsque les brigands aperçurent le voiturier qui fuyait dans les broussailles ; ils abandonnèrent subitement leur proie pour courir après une autre qui leur semblait plus propre à assouvir leur rage, certains d'ailleurs qu'ils sont de retrouver la jeune fille. Celle-ci profite de ce moment propice pour se cacher dans les marais, et, de sa cachette, elle aperçoit les Arabes qui s'enfoncent dans les taillis pour chercher le malheureux qui leur a échappé ; alors, ranimant son courage, Lucine Brutto veut embrasser une dernière fois ses infortunés parens ; elle sort des marais, revient sur la route, et là elle remplit le dernier devoir de la piété filiale. Son cœur n'est arrêté ni par les dangers auxquelles elle s'expose, ni révolté à la vue des corps mutilés de ses père et mère ; elle les couvre plusieurs fois de baisers.

Un léger bruit lui rappelle soudain qu'elle doit songer à sa conservation : elle

s'enfonce de nouveau dans les marais, et après avoir erré plusieurs heures, vaincue par la fatigue, elle s'assied non loin d'une cabane arabe ; un jeune enfant en sort. Lucine, inspirée par la Providence, va au-devant et se jette à son cou ; la vue d'un enfant de son âge lui inspire cette confiance : celui-ci répond à ses caresses et semble la prendre sous sa protection ; il appelle sa mère, et la jeune fille est aussitôt entourée de femmes arabes qui pleurent et s'apitoient sur son sort ; leurs cœurs de mère dictent aux femmes arabes leur devoir ; elles cachent Lucine quelques instans ; mais les maris reviennent : ce sont peut-être les assassins. Il faut pourtant leur dévoiler le fatal secret. Ces barbares impitoyables reprochent l'hospitalité donnée à une chrétienne ; l'un d'eux a même la férocité de jeter une barre de fer à la tête de la femme qui a présenté deux œufs à Lucine pour apaiser sa faim.

Pendant deux jours cette malheureuse fille resta parmi les assassins de ses parens, sans vouloir prendre aucune nourriture, et supporta avec patience et résignation sa cruelle position ; c'était tout pour elle que de gagner du tems. En effet, les assassinats une fois consommés, les Arabes pensant avec raison que les Français pouvaient venir d'un instant à l'autre châtier la tribu qui les avait laissé commettre, la conservation de l'enfant devint pour eux un moyen précieux de justification. Sur ces entrefaites, un Maure s'empara de Lucine, et pendant que les Cabaïles sont dans la plaine, il la met dans un grand panier, la charge sur sa mule, et la ramène saine et sauve à Alger.

Dès son arrivée, elle fut accueillie par le général Voirol, qui lui prodigua les soins les plus empressés ; le retour de la jeune orpheline fut l'objet de l'attention publique ; chacun voulait la voir, et entendre le récit de ses souffrances, auquel nous n'avons pas ajouté un mot. Hâtons-nous de dire qu'un généreux Français, M. Sapetty, directeur de l'hôpital Ca-

ratine, demanda et obtint d'adopter Lucine Brutto.

De généreux officiers français ont ouvert une souscription dont le produit doit être versé à la caisse d'épargne, et former ainsi un jour la dot de l'orpheline de la colonie d'Alger; nous espérons que cet exemple sera suivi en France, et que d'honorables citoyens s'empresseront de recueillir les dons. Les mères, surtout, souscriront pour Lucine Brutto, modèle de la piété filiale, et qui a mérité, avant l'âge, le prix Monthyon.

VERT-VERT.

Les Femmes du Canada.

Les femmes ont au Canada le privilège d'aller donner leur vote aux élections aussi bien que les hommes. Lors des dernières élections, où le colonel Baley fut nommé à la législature, comme il y avait rivalité entre MM. Litte et Wilkinson, il n'y eut pas moins de trente-cinq dames qui se rendirent aux hustings pour déposer leurs votes en sa faveur. Ces dames étaient ou des veuves ou des demoiselles; on remarqua qu'il n'y eut qu'une femme mariée, probablement entraînée par les autres, qui vota. Cependant il arrive souvent que la femme vote d'un côté et le mari de l'autre, dans les mêmes ou dans différentes élections, suivant les droits que leur donnent leurs propriétés. Au mois de mai 1832, il y eut une contestation à l'élection de Montréal, qui dura environ un mois, et pendant laquelle il y eut deux cent vingt-cinq femmes qui votèrent. L'un des candidats était un Irlandais; il y eut quatre-vingt-quinze dames qui donnèrent leurs votes pour lui. L'autre gentleman était M. Stanley Bagg, citoyen des États-Unis, naturalisé au Canada; cent quatre

femmes votèrent en sa faveur; les autres vingt-six femmes qui s'étaient présentées ne firent pas usage de leurs droits politiques. Plusieurs dames prirent, dans cette circonstance, le parti contraire à celui qu'avaient embrassé leurs maris; ces derniers ne s'en formalisèrent pas: l'habitude apparemment les avait façonnés. Il y eut même une dame qui vota d'après son propre droit, tandis que son mari n'avait pas le droit de voter de son chef. Dans le Bas-Canada, les femmes ne manquent jamais de faire usage de leur prérogative en faveur du candidat qui a le talent de leur plaire, mêlant ainsi la galanterie à la politique. Byron a dit que l'amour est le premier mobile de toutes les actions des femmes! L'acte de la législation de Québec, en vertu duquel les femmes ont le droit électoral aussi bien que les hommes, a été adopté par le parlement de la Grande-Bretagne, il y a quarante ans.

(JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.)

Album.

La Comédie-Française n'a pas été restaurée dans toute l'acception du mot; car des indispositions graves entravent la marche du répertoire. Celles de M^{mes} Mante et Meniaud retardent la représentation de la comédie de M. Scribe : *l'Art de Conspirer*.

— On parle, au même théâtre, de la retraite de M. Grandville qui, par raison de santé, ne se croit plus en état de jouer la comédie.

— Notre célèbre caricaturiste Dantan vient d'augmenter son musée grotesque de quelques célébrités contemporaines. M. Castil-Blaze, à cheval sur Rossini, figure

depuis quelques jours à côté de M. Adolphe Adam le compositeur.

— L'un de nos romanciers et de nos auteurs dramatiques les plus féconds, M. Victor Ducange, est mort dans les derniers jours du mois d'octobre. Ses obsèques ont eu lieu au milieu d'un nombreux concours d'hommes de lettres. M. Victor Ducange n'avait pas cinquante ans. Sa carrière fut orageuse; plusieurs de ses ouvrages lui attirèrent de violentes persécutions, la prison, des amendes. Parmi ses romans on remarque *Léonide*, *Thélène*, *la Luthérienne*, *Agathe*, *Albert*, *Valentine*, *le Médecin Confesseur*, *les Trois Filles de la Veuve*, *Ludovica*, *Marc Loricot*, etc., etc. Parmi les pièces de théâtre on citera *Calas*, *Thérèse*, *la Suédoise*, *la Sorcière*, *Lisbeth*, *le Jésuite*, *la Folle Intrigue*, *le Couvent de Tonnington*, *Trente Ans de la Vie d'un Joueur*, *Il y a Seize Ans*, etc. etc. On dit que M. Victor Ducange laisse quelques ouvrages non achevés. Il avait créé quelques journaux, mais ses essais ne furent point heureux.

— Il y a quelques jours, M^{me} Dorval jouait le rôle de l'*Incendiaire* au Hâvre. La scène de la confession produisit un tel effet, que le lendemain un jeune homme adressa à l'actrice voyageuse cette pièce de vers :

Hier, la tête échevelée,
L'œil sombre et respirant la honte et la douleur,
Une humble pécheresse était agenouillée
Devant un élu du Seigneur.
Jamais remords plus vrais n'ont pu suivre le crime,
Ni voix plus déchirante implorer son pardon.
Les cieux semblaient s'ouvrir pour cette ame sublime.
Toi qui lui tends les bras, mon Dieu, gloire à ton nom!
Soudain mille braves dissipent le prestige,
Je reconnais Dorval, je vois à son côté
Deux enchanteurs puissans dont l'esprit la dirige,
La nature et la vérité.

Partout j'entends ces mots: qu'elle est belle et touchante!
On pleure, et cependant tel est le cœur humain,
Chacun voudrait, j'en suis certain,
Faire pécher la pénitente.

Sainte Dorval, ici je vous dois un aveu,
Votre confession n'est pas très-méritoire;
Donner ainsi votre ame à Dieu,
C'est damner tout votre auditoire.

— L'Ambigu-Comique a connu un jour de malheur. Dimanche dernier, un vaudeville en un acte, intitulé l'*Hypocondriaque*, a été représenté sans succès. Cette première représentation a été la seule qu'ait eue cet ouvrage qui était à la vérité d'une faiblesse extrême.

Annonces.

CACHEMIRE DES INDES, chez FICHEL, rue Sainte-Anne, n° 51, au premier. — On avait dit, et quelques journaux de modes l'avaient répété, que le sultan avait vendu ses Cachemires: ce n'était que pure plaisanterie; ce que nous avons pu recueillir de vrai, c'est que M. FICHEL possède en ce moment des Cachemires dignes d'être portés par les plus grandes sultanes de la terre. Il semblerait que tout le génie des Indiens s'est réuni pour composer de si belles choses! On y remarque un ensemble de dessins, de couleurs et de qualité, dont l'harmonie unique étonne et ravit tout à la fois; on n'a jamais rien vu de pareil jusqu'à ce jour. Il y a dans ces Schalls une source inépuisable pour l'industrie française, de nature à augmenter la fortune des fabricans que ces Cachemires de l'Inde leur ont déjà procurée.

A ce Numéro est jointe la planche 1013.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



3 Novembre 1833.

N^o 1013.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Coiffure à l'antique exécutée par M^{lle} Grizal Professeur. Ornée
d'un bandeau et d'une Couronne de son M^{me} d'Ornement rue
de l'Odéon 13. Robe en crêpe double, façon de M^{me} Céline -
Martin place Vendôme.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.

